

L'homme et le serpent

Ambrose Bierce



Gloubik Éditions
2022

Première publication dans le San Francisco Examiner du 29 Juin 1890. Puis Incluse dans Tales of Soldiers and Civilians (1891).

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Il est de rapport véridique, et attesté par tant de gens qu'il n'y a plus personne de sage et de savant pour le contredire. L'œil du serpent a une propriété magnétique qui fait que celui qui tombe sous sa coupe est attiré en avant en dépit de sa volonté, et périt misérablement par cette créature.

Allongé à l'aise sur un sofa, en robe de chambre et en pantoufles, Harker Brayton sourit en lisant la phrase qui précède dans les *Merveilles de la Science* du vieux Morryster. « La seule merveille dans cette affaire », se dit-il, « c'est que les sages et les savants de l'époque de Morryster aient pu croire à des sottises telles que celles que rejettent la plupart des ignorants de notre époque. »

Brayton réfléchit - car c'était un homme de réflexion - et il abaissa inconsciemment son livre sans modifier la direction de ses yeux. Dès que le volume eut disparu de son champ de vision, quelque chose dans un coin obscur de la pièce appela son attention sur son environnement. Ce qu'il vit, dans l'ombre sous son lit, était deux petits points lumineux, apparemment distants d'environ un pouce. Il s'agissait peut-être de reflets de la lampe à gaz au-dessus de lui, dans des têtes de clous en métal. Il n'y pensa guère et reprit sa lecture. Un moment plus tard, quelque chose - une impulsion qu'il ne lui

vint pas à l'esprit d'analyser - l'incita à baisser à nouveau le livre et à chercher ce qu'il avait vu auparavant. Les points lumineux étaient toujours là. Ils semblaient être devenus plus lumineux qu'auparavant, brillant d'un éclat verdâtre qu'il n'avait pas observé tout d'abord. Il pensa aussi qu'ils avaient peut-être bougé un peu, qu'ils étaient un peu plus proches. Ils étaient cependant encore trop dans l'ombre pour révéler leur nature et leur origine à une attention indolente, et il reprit sa lecture. Soudain, quelque chose dans le texte lui suggéra une pensée qui le fit sursauter et lâcher le livre pour la troisième fois. S'échappant de sa main, il tomba sur le sol, le dos en l'air. Brayton, à moitié levé, regardait fixement dans l'obscurité sous le lit, où les points lumineux brillaient avec, lui semblait-il, un feu supplémentaire. Son attention était maintenant pleinement éveillée, son regard avide. Il découvrit, presque directement sous le pied du lit, les enroulements d'un grand serpent - les points lumineux étaient ses yeux ! Son horrible tête, posée à plat à partir de l'enroulement le plus interne et reposant sur le plus externe, était dirigée directement vers lui, la définition de la mâchoire large et brutale et le front idiot servant à montrer la direction de son regard malveillant. Les yeux n'étaient plus de simples points lumineux, ils regardaient dans

les siens avec un sens, une signification maligne.

II

La présence d'un serpent dans la chambre à coucher d'un logement urbain moderne de bonne qualité n'est pas, heureusement, un phénomène si courant qu'il rende toute explication inutile. Harker Brayton, un célibataire de trente-cinq ans, érudit, oisif et un peu athlète, riche, populaire et en bonne santé, était revenu à San Francisco de toutes sortes de pays lointains et inconnus. Ses goûts, toujours un peu luxueux, avaient pris une exubérance supplémentaire à la suite de longues privations. Et les ressources de l'hôtel Castle étant insuffisantes pour les satisfaire pleinement, il avait accepté avec plaisir l'hospitalité de son ami, le D^r Druring, le scientifique distingué. La maison du D^r Druring, grande et ancienne, située dans ce qui est maintenant un quartier quelconque de la ville, avait un aspect extérieur et visible de fière réserve. Elle ne voulait manifestement pas s'associer aux éléments contigus de son environnement modifié, et semblait avoir développé certaines des excentricités qui viennent de l'isolement. L'une de ces excentricités était une « aile », manifestement non

pertinente du point de vue de l'architecture, et non moins rebelle du point de vue de l'objectif, car elle était une combinaison de laboratoire, de ménagerie et de musée. C'est là que le docteur se livrait au côté scientifique de sa nature en étudiant les formes de vie animale qui suscitaient son intérêt et satisfaisaient son goût - qui, il faut l'avouer, allait plutôt vers les types inférieurs. Pour qu'une forme supérieure, agile et douce, puisse se recommander à ses doux sens, elle devait au moins conserver certaines caractéristiques rudimentaires qui l'apparentaient à des « dragons de la nature » comme les crapauds et les serpents. Ses sympathies scientifiques étaient nettement reptiliennes. Il aimait les vulgaires de la nature et se décrivait comme le Zola de la zoologie. Sa femme et ses filles, n'ayant pas l'avantage de partager sa curiosité éclairée concernant ses travaux et les manières de nos compagnons de vie mal famés, étaient exclues avec une austérité inutile de ce qu'il appelait la *Reptilerie* et condamnées à la compagnie de leur propre espèce. Bien que pour adoucir les rigueurs de leur sort, il leur avait permis, grâce à sa grande richesse, de surpasser les reptiles dans la beauté de leur environnement et de briller avec une splendeur supérieure.

Du point de vue de l'architecture et de l'ameublement, la *Reptilerie* était d'une sim-

plicité sévère qui convenait aux humbles mœurs de ses occupants, dont beaucoup, en effet, n'auraient pu sans risque se voir accorder la liberté nécessaire à la pleine jouissance du luxe, car ils avaient la particularité gênante d'être vivants. Dans leurs propres appartements, cependant, ils étaient soumis à aussi peu de contraintes personnelles qu'il était possible de le faire pour les protéger de la fâcheuse habitude de s'avalier les uns les autres. Et, comme Brayton en avait été soigneusement informé, il était fréquent de retrouver certains d'entre eux à divers moments dans des parties de la maison où leur présence n'était pas souhaitée. En dépit de la *Reptilerie* et de ses étranges associations - auxquelles, en fait, il ne prêtait guère attention - Brayton trouva la vie au manoir des Druring très agréable.

III

En dehors d'un choc de surprise et d'un frisson de dégoût, M. Brayton ne fut pas très affecté. Sa première pensée fut de sonner la cloche d'appel et de faire venir un domestique. Mais bien que le cordon de la cloche pendît à portée de main, il ne fit aucun mouvement vers elle. Il lui était venu à l'esprit que cet acte pourrait le soumettre au soup-

çon de la peur, qu'il ne ressentait certainement pas. Il était plus conscient de l'incongruité de la situation qu'affecté par ses périls. C'était révoltant, mais absurde.

Le reptile était d'une espèce avec laquelle Brayton n'était pas familier. Il ne pouvait que conjecturer sa longueur. Le corps, au plus large de la partie visible, semblait à peu près aussi épais que son avant-bras. En quoi était-il dangereux ? s'il l'était. Était-il venimeux ? S'agissait-il d'un constrictor ? Sa connaissance des signaux de danger de la nature ne lui permettait pas de le dire. Il n'avait jamais déchiffré le code.

Si elle n'était pas dangereuse, la créature était au moins offensante. Elle était de trop - « hors de propos » - une impertinence. La pierre précieuse était indigne de son écrin. Même le goût barbare de notre époque et de notre pays, qui avait chargé les murs de la pièce de tableaux, le sol de meubles et les meubles de bric-à-brac, n'avait pas tout à fait adapté le lieu à ce morceau de la vie sauvage de la jungle. D'ailleurs - pensée supportable ! - les exhalaisons de son souffle se mêlaient à l'atmosphère qu'il respirait lui-même.

Ces pensées se formèrent avec plus ou moins de netteté dans l'esprit de Brayton et engendrèrent l'action. Ce processus est ce

que nous appelons la réflexion et la décision. C'est ainsi que nous sommes sages ou non sages. C'est ainsi que la feuille flétrie dans la brise d'automne fait preuve de plus ou moins d'intelligence que ses congénères qui tombent sur la terre ou sur le lac. Le secret de l'action humaine est évident : quelque chose contracte nos muscles. Qu'importe si nous donnons aux changements moléculaires préparatoires le nom de volonté ?

Brayton se leva et se prépara à reculer doucement loin du serpent, sans le déranger si possible, et à franchir la porte. Les hommes se retirent ainsi de la présence des grands, car la grandeur est un pouvoir et le pouvoir est une menace. Il savait qu'il pouvait marcher à reculons sans se tromper. Si le monstre le suivait, le goût qui avait tapissé les murs de peintures avait toujours fourni un présentoir d'armes orientales meurtrières dont il pourrait tirer une arme pour l'occasion. En attendant, les yeux du serpent brûlaient avec une malveillance plus impitoyable qu'auparavant.

Brayton souleva son pied droit du sol pour faire un pas en arrière. À ce moment-là, il a ressenti une forte aversion à le faire.

« Je suis considéré comme courageux », pensa-t-il. « La bravoure n'est-elle donc rien d'autre que de l'orgueil ? Parce qu'il n'y a

personne pour être témoin de la honte, dois-je battre en retraite ? »

Il s'appuyait de sa main droite sur le dossier d'une chaise, le pied suspendu.

« Je ne suis pas un lâche au point de craindre d'avoir l'air d'avoir peur. »

Il souleva le pied un peu plus haut en pliant légèrement le genou et le poussa brusquement vers le sol - un pouce devant l'autre ! Il n'arrivait pas à comprendre comment cela s'était produit. Un essai avec le pied gauche eut le même résultat. Il était de nouveau en avance sur le droit. La main sur le dossier de la chaise l'agrippait. Le bras était droit, mais tendu légèrement vers l'arrière. On aurait pu dire qu'il était réticent à perdre sa prise. La tête maligne du serpent était toujours projetée hors de l'enroulement intérieur comme auparavant, le cou en hauteur. Elle n'avait pas bougé, mais ses yeux étaient maintenant des étincelles électriques, irradiant une infinité d'aiguilles lumineuses.

L'homme était d'une pâleur cendrée. Il fit à nouveau un pas en avant, puis un autre, traînant en partie la chaise qui, une fois libérée, tomba sur le sol avec fracas. L'homme gémit. Le serpent n'émit aucun son ni mouvement, mais ses yeux étaient deux soleils éblouissants. Le reptile lui-même était entière-

rement caché par eux. Ils émettaient des anneaux grandissants de couleurs riches et vives, qui, à leur plus grande expansion, disparaissaient successivement comme des bulles de savon. Ils semblaient s'approcher de son visage, puis s'éloigner à une distance incommensurable. Il entendait, quelque part, le battement continu d'un grand tambour, avec des éclats de musique lointaine, d'une douceur inconcevable, comme les sons d'une harpe éolienne. Il la reconnut pour la mélodie du lever du soleil de la statue de Memnon, et pensa qu'il se tenait dans les roseaux du bord du Nil, écoutant avec un sens exalté cet hymne immortel à travers le silence des siècles.

La musique cessa. Elle devint plutôt, par degrés insensibles, le roulement lointain d'un orage qui se retirait. Un paysage, scintillant de soleil et de pluie, s'étendait devant lui, embelli d'un arc-en-ciel vif encadrant de sa courbe géante une centaine de villes. À mi-distance, un vaste serpent, portant une couronne, dressait sa tête hors de ses circonvolutions volumineuses et le regardait avec les yeux de sa mère morte. Soudain, ce paysage enchanteur sembla s'élever rapidement, comme la scène de la chute d'un théâtre, et disparut dans le vide. Quelque chose le frappa durement au visage et à la poitrine. Il était tombé sur le sol. Le sang coulait de son

nez cassé et de ses lèvres meurtries. Il resta un moment hébété et assommé, étendu, les yeux fermés, le visage contre le sol. En quelques instants, il s'était remis, et il sut alors que cette chute, avait rompu le charme qui le retenait. Il sentait que maintenant, en gardant son regard détourné, il pourrait battre en retraite. Mais l'idée que le serpent se trouvait à quelques mètres de sa tête, et qu'il n'avait pas été vu - peut-être était-il sur le point de bondir sur lui et de lui serrer la gorge - était trop horrible ! Il releva la tête, fixa à nouveau ces yeux maléfiques et se retrouva à nouveau en esclavage.

Le serpent n'avait pas bougé et semblait avoir quelque peu perdu son pouvoir sur l'imagination. Les superbes illusions de quelques instants auparavant ne se répétaient pas. Sous ce front plat et sans cervelle, ses yeux noirs et globuleux brillaient simplement, comme au début, d'une expression indiciblement maligne. C'était comme si la créature, assurée de son triomphe, avait décidé de ne plus exercer de ruses séduisantes.

Une scène effrayante s'ensuit. L'homme, allongé sur le sol, à moins d'un mètre de son ennemi, soulevait la partie supérieure de son corps sur ses coudes, sa tête rejetée en arrière, ses jambes étendues sur toute leur lon-

gueur. Son visage était blanc entre ses taches de sang. Ses yeux étaient écarquillés jusqu'à leur maximum. Il y avait de l'écume sur ses lèvres qui tombait en flocons. De fortes convulsions parcouraient son corps, faisant des ondulations presque serpentes. Il se courbait à la taille, déplaçant ses jambes d'un côté à l'autre. Et chaque mouvement le rapprochait un peu plus du serpent. Il poussait ses mains en avant pour se retenir, mais avançait constamment sur ses coudes.

IV

Le D^r Druring et sa femme étaient assis dans la bibliothèque. Le savant était d'une rare bonne humeur.

— Je viens d'obtenir par échange avec un autre collectionneur, dit-il, un splendide spécimen d'ophiophage.

— Et qu'est-ce que cela peut être ? demanda son épouse avec un intérêt quelque peu languissant.

— Eh bien, Dieu du ciel, quelle profonde ignorance ! Ma chère, un homme qui constate après le mariage que sa femme ne connaît pas le grec a droit au divorce. L'ophiophage est un serpent qui mange

d'autres serpents.

— J'espère qu'il mangera tous les vôtres, dit-elle en déplaçant distraitement la lampe. Mais comment obtient-il les autres serpents ? En les charmant, je suppose.

— C'est tout à fait votre genre, ma chère, dit le docteur, avec une affectation de pétulance. Vous savez combien toute allusion à cette vulgaire superstition sur le pouvoir de fascination des serpents m'irrite.

La conversation fut interrompue par un cri puissant, qui résonna dans la maison silencieuse comme la voix d'un démon hurlant dans une tombe ! Il retentit encore et encore. Ils se levèrent d'un bond, l'homme confus, la femme pâle et muette d'effroi. Les échos du dernier cri résonnaient encore que le docteur était sorti de la pièce, montant l'escalier deux marches à la fois. Dans le couloir devant la chambre de Brayton, il rencontra des domestiques qui venaient de l'étage supérieur. Ensemble, ils se précipitèrent sur la porte sans frapper. Elle n'était pas verrouillée et céda. Brayton gisait à plat ventre sur le sol, mort. Sa tête et ses bras étaient en partie cachés sous la barre du lit. Ils ont retiré le corps, le retournant sur le dos. Le visage était couvert de sang et d'écume, les yeux étaient grands ouverts, le regard fixe. Un spectacle épouvantable !

— Mort dans une crise, dit le scientifique, en pliant le genou et en plaçant sa main sur le cœur.

Dans cette position, il regarda par hasard sous le lit.

— Bon Dieu ! ajouta-t-il, comment cette chose est-elle arrivée ici ?

Il passa la main sous le lit, en sortit le serpent et le jeta, toujours enroulé, au centre de la pièce, d'où il glissa sur le sol poli avec un bruit rude et traînant jusqu'à ce qu'il soit arrêté par le mur, où il resta immobile. C'était un serpent empaillé. Ses yeux étaient deux boutons de chaussures.